

CLAUDE ROY

# NOUS

Essai d'Autobiographie

*nrf*

GALLIMARD







*Somme toute*

\* MOI JE

\*\* NOUS

A paraître :

\*\*\* TOUS

*Seuls les hommes capables de vraiment se dire entre eux Tu sont capables de dire Nous avec les autres.*

Martin Buber.

*Ni l'essai historique, ni la littérature d'imagination ne peuvent remplir la tâche d'enregistrer les mutations cellulaires de l'histoire au sein de la vie privée. Reste l'autobiographie explicite, pour pouvoir exécuter cela.*

Elio Vittorini.

*Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe.*

Victor Hugo.

*... Le tout est de tout dire  
Je veux montrer la foule et chaque homme en détail  
Avec ce qui l'anime et qui le désespère  
Et sous ses saisons d'homme tout ce qu'il éclaire  
Son espoir et son sang son histoire et sa peine.*

Paul Éluard.



1

*Les barricades*



Cet été-là, 1944, on entendait à Paris des bruits dont on a perdu l'habitude. Par exemple le cri des martinets au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Écoles. Ou bien, plus tard, le sifflement de balles traceuses le long de la rue de Seine. Paris ne sentait pas l'essence, la fumée d'usine. Mais parfois le crottin. Les chevaux avaient repris du service.

Il y a peut-être encore aujourd'hui des oiseaux à Paris? Mais on ne les entend plus. En juillet 44, dans le petit square qui se trouve devant le Collège de France, les martinets se lançaient en piqué, aigus cailloux à plumes, poussant leur cri de guerre avale-moucheron. Les gens s'asseyaient le soir devant le pas des portes sur des chaises cannées. Ils disaient : « Les hirondelles volent haut, il va encore faire beau. » On racontait dans la rue qu'au lycée Louis-le-Grand, où cantonnaient les miliciens, il y avait des prisonniers dans les caves, et qu'on les torturait. Si c'était vrai, du square on n'entendait pas leurs cris. Ma concierge ne s'exprimait qu'en alexandrins larges, à la rigueur en hémistiches. Il paraît que cela arrive à certains schizophrènes. Je ne crois pas que M<sup>me</sup> Pierrat ait eu l'esprit dérangé. Elle avait seulement le sens du majestueux. Elle disait :

*Mon gendre fait le beurre et le vélo-taxi.*

Ce qui était exact : Ernest combinait le commerce du beurre au marché noir et l'artisanat du taxi à pédales. M<sup>me</sup> Pierrat annonçait toutes les nouvelles en vers de douze pieds :

*Le papetier du coin attend des camemberts.  
Il m'en garde un pour moi, deux pour Madame Albert.*

J'admirai en elle un sens inné du raccourci noble. Quand à la fin de juin Philippe Henriot fut exécuté, elle sortit de sa loge comme le messager des tragédies fait irruption en scène :

*Ils l'ont eu ! Ils l'ont eu ! J'l'ai entendu au poste !*

La bougnate d'en face s'enquit : qu'est-ce qui se passait ? M<sup>me</sup> Pierrat, radieuse, l'éclaira :

*Philippe Henriot est mort. Ils ne l'ont pas raté !  
Il causait pourtant bien. Mais ça n'empêche pas.*

On peut être sensible à l'éloquence, sans donner pour cela raison à l'orateur. Et la belle parole n'empêche pas de mourir le parleur.

J'avais cet été-là une idée fixe et une sensation fixe, d'ailleurs contradictoires. Le temps du souterrain, du clandestin, des coulisses allait finir. La partie allait s'achever au grand jour des rues. L'idée fixe était celle de tous mes camarades : je voulais continuer à ne pas être un simple spectateur, mais pourtant ne rien perdre du spectacle. La sensation constante, c'était une vague faim. Je devais faire ma *croissance* en retard. J'enviai les résistants membres de réseaux riches, qui s'offraient des dîners dans les bistrotts de marché noir. Au moins ils conspiraient, se battaient, l'estomac plein. Je ne mourais pas de faim, sans être jamais tout à fait rassasié. Bien sûr, je faisais sur l'autel de la patrie l'offrande de mes fringales. C'était un détail. Mais les petits détails

gâtent parfois les moments historiques. La France se libérait : je rêvais de liberté, de gloire, et d'un énorme gigot cerné de flageolets.

J'ai eu un camarade de guerre, tout à fait courageux, que l'odeur de la poudre (déplaisante il est vrai) faisait éternuer ridiculement. La guerre l'enrhumait. Il combattait, le cœur vaillant, le nez miné par un coryza larmoyant.

En août 1944, les magasins se fermaient, les gens se parlaient (ceux du moins qui ne s'étaient pas calfeutrés), les Allemands s'en allaient.

Les futurs jours fériés commencent comme des matins de jours déjà fériés, avec l'incertitude en plus sur le programme. Rideaux de fer baissés, grilles du métro tirées, chaises empilées dans les cafés déserts, les rues vides. Le décor complet de l'ennui des dimanches. Sauf que probablement on ne va pas s'ennuyer.

On nous avait appris à l'école l'histoire des « grandes journées de Paris ». Nos grandes journées à nous s'annonçaient déjà tout à fait ressemblantes. Une vraie grande journée, ça se passe l'été, de l'éloquence plein le cœur, du soleil plein les yeux. Les insurgés sont noirs de poudre parce qu'ils sont chauds de sueur. Quatorze Juillet, Journées de Juin, Trois Glorieuses... La Liberté guide le peuple, et elle a les seins nus, parce qu'il fait beau temps.

Je ne sais plus quel était, exactement, le titre officiel de Jean Guignebert à cette époque. C'était un genre de futur ministre de la Presse, quand elle serait libérée. Commissaire à l'Information, peut-être, ou Délégué général. Ou quoi? Il tenait ministère, comme on tient boutique, au café-tabac qui fait le coin de la rue des Saints-Pères et de la rue Perronet. Guignebert avait la bonne tête ronde des grands paresseux actifs, l'air mou, ne pas s'y fier. Ces sanguins dont les yeux clairs *dépassent* un peu, comme ceux des grenouilles, à fleur de peau. Ils interposent entre eux et les ennuis de la vie une heureuse épaisseur d'air et chair, un coussin de fumée de pipe, de demis de bière bien tirés, de cuisine du patron,

de beaujolais nouveau, de calembours et de tuyaux sérieux. Drôles, sans illusions sur les tenants et les aboutissants de tout. Et la jovialité laïque, républicaine, qui les fait dorloter par les serveuses et les concierges. Ces fils du peuple trouvent partout des mères du peuple pour les aimer.

Dans son café-tabac-ministère, Guignebert avait davantage l'air d'être le patron du bistrot que le ministre de l'Information. Il siégeait en bras de chemise, la cravate dénouée, arbitre des bisbilles, déjà, entre les futurs journaux, entre les mouvements, les partis. Il répartissait cordialement, par anticipation, des stocks de papier dont il ne disposait pas.

J'arrivai rue des Saints-Pères un après-midi, en vélo, moucheté d'escarbilles, les cheveux poudrés à frimas noirs de cendres et de très légère suie.

« Où es-tu donc passé? », demanda Guignebert en se marrant doucement.

« Par la rue des Saussaies. " Ils " brûlent leurs archives. Il neige une poussière noire sur la rue. »

« Merde! dit Guignebert. Il y aurait eu pourtant de quoi lire! »

Le café des Saints-Pères était l'endroit où aboutissaient les nouvelles, de l'infiniment grand officiel à l'infiniment petit quotidien. Une dépêche de Londres annonçait un parachutage d'armes automatiques et de grenades sur la région parisienne. Laval et Herriot ne s'étaient pas mis d'accord à l'Hôtel de Ville, et les Allemands avaient *embarqué* Herriot. Von Choltitz avait reçu d'Hitler l'ordre de faire brûler Paris. On signalait place de la Concorde un camion allemand rempli de bidets faisant route vers l'Est. La VII<sup>e</sup> armée allemande était encerclée près de Falaise. Les avant-gardes alliées avaient atteint Le Mans. La I<sup>re</sup> armée française remontait la vallée du Rhône. Les prisonniers politiques de la Santé venaient d'être libérés. Radio-Paris cessait ses émissions.

Il y a plusieurs théories sur la valeur de l'histoire. Les uns disent qu'elle se répète, d'autres qu'on ne se baigne jamais

deux fois dans le même fleuve. Hegel pense qu'elle n'apprend jamais rien à personne. Marx croit plutôt qu'elle bégaie, et qu'elle joue deux fois de suite la même représentation, une séance au tragique, et la seconde en farce. (C'est celle-là que ma génération a jouée, en France.) Les sociologues sont tentés de croire parfois que l'histoire jette l'ancre. Ils comparent la carte des départements jacobins de 1793 et celle des dernières élections. Ils constatent que ça ne bouge guère. La Fédération Française de Rugby s'aperçoit que les hérétiques du rugby à XIII ont pris pied exactement dans les villes où l'hérésie cathare avait triomphé.

A Paris, dès qu'une *journée historique* s'annonce, on dirait que les Parisiens se sont déjà réparti les rôles qu'ils vont interpréter. Ils savent tous ce qu'ils ont à faire, comme ceux qui ont lu attentivement les « consignes en cas d'incendie ». Ils ont un œil fixé sur demain, l'autre sur avant-hier. Ils copient un peu, pas sur le devoir du voisin, mais sur la copie des Concours généraux d'autrefois.

Pendant la Grande Révolution, les Conventionnels copiaient sur l'histoire romaine, ou du moins sur l'image qu'ils en avaient. Saint-Just parle le français des Lumières et le latin d'État. Le latin d'État, nourri de thèmes et de versions, et d'une certaine idée de la *virtus*, est une langue altièrre qui peut presque se parler en français. Les modèles de David, jacobins en *peplum* ou Romains sans-culottes, parlent ce latin-là avec l'accent du faubourg Saint-Antoine. Le général de Gaulle aussi, à sa manière, avec l'accent de l'École de Guerre.

Pendant la Révolution d'Octobre, les bolcheviks copient sur la Commune. Lénine compte les jours : « Tiendrons-nous plus longtemps que ceux de 71 ? » Sur ses genoux embaumés, on étendra le drapeau des Communards.

Dans les maquis de 1944, les francs-tireurs copient sur Tchapaïev ou sur les miliciens des Brigades d'Espagne.

En mai 1968, les porteurs de drapeaux rouges et noirs et les garçons qui grimpent sur le socle des statues, ou sur leurs

têtes, copient de mémoire leurs souvenirs de la Cinémathèque, les films d'Eisenstein. Les ouvriers en grève copient sur les actualités de juin 36.

Ce qui chaque fois s'invente, ce qui est tout à fait *inouï*, n'apparaît pas immédiatement : les formes nouvelles de délégations du pouvoir, les embryons d'institutions sans précédents, les expériences sans modèles antérieurs. Si l'imagination prend parfois le pouvoir, ses faux-semblants empruntent encore à l'extérieur les vieux costumes d'avant, le style (amélioré) de « la dernière fois », la mise en scène des Grands Ancêtres. L'Histoire est souvent un film au cours duquel le projectionniste « remonte la bande » avant de continuer à passer la bobine.

En août 44, la distribution des rôles est presque immédiate. Il y a les barricadés du logis, écoutant la radio quand l'électricité marche, sursautant au bruit des rafales dans la rue, recueillant les bobards que se passent les voisins. Ce sont les plus nombreux. Spectateurs malgré eux, parfois aux premières loges quand ça claque sous leurs fenêtres. Il y a les barricadeurs, qui savent depuis Gavroche, Hugo et le représentant Baudin que d'abord on fait la chaîne, pavés de main en main. Qu'ensuite on hérisse les barricades de tout ce qui les rendra baroques, hirsutes et redoutables : grilles d'arbres, sommiers métalliques, poubelles, *diabes* des porteurs aux Halles. Qu'on les « finit » avec une pointe d'humour : pancarte *Achtung Minen*, affiche de la *Loterie Nationale*, *Tirage ce soir*. La barricade achevée, on se fait photographe à son faite, en armes. Ensuite on la défend, si l'occasion s'en présente. La carte des barricades de 1944 recoupe presque point par point celle des barricades de la Commune, surtout dans les « vieux faubourgs » et les quartiers populaires. (La carte des barricades de Mai 68 recoupe, elle, celle des barricades des « journées » révolutionnaires d'entre 1830 et 1852, quand la « Jeunesse des Écoles » se souleva. )

Il y a toujours quelque part dans Paris une petite bande aventureuse, fureteuse, où tout le monde a son idée : « Si on

allait prendre les Tuileries? » Ou bien : « Si on allait prendre le ministère des Finances? » Il arrive qu'on le prenne. Roger Stéphane m'a raconté (mais il doit un peu « exagérer ») : « Le 14 août, je déjeunai avec Cocteau. Après le café j'ai dit : " C'est mon anniversaire, j'ai vingt ans, je vais aller prendre l'Hôtel de Ville. " » Le fait est qu'il le prit.

Il semble qu'il y ait toujours approximativement le même nombre de volontaires pour jouer les brancardiers-sauveteurs-ambulanciers. Ce doit être ceux qui, enfants, aimaient jouer au docteur, faire des pansements et mettre de la teinture d'iode sur un genou même pas écorché. Ils arborent sur leurs voitures des croix rouges peintes au minium. Leurs chauffeurs conduisent en appuyant le pied sur l'accélérateur. Ils arrachent courageusement les blessés aux combattants, aux Allemands, à la police, aux C.R.S. Ils vivent dans la double gloire du Bon Samaritain et du risque-sa-vie : charité combattante et mépris du danger.

Il y a encore, comme dans les crèches des *santons*, beaucoup d'autres personnages secondaires : l'ancien officier qui donne des conseils. S'il est du génie, il critique la construction de la barricade. Officier d'infanterie, il suggère un plan de bataille, conçoit un audacieux mouvement tournant. Artilleur, il a établi un plan de feu. Le justicier, lui, s'il a le goût de l'ordre, est déjà gardien de prisonniers (qu'il fait mettre aussitôt au garde-à-vous). Interrogateur de suspects, il s'enhardit déjà à torturer un peu. Juge d'instruction, il s'adjoint aussitôt un greffier, et signe des mandats d'arrêt. S'il est de la catégorie justicier-bricoleur, il cherche une pauvre fille à tondre et à déshabiller, à traîner dans la rue, un bon *exemple* à faire. Sans chercher à vérifier de trop près la petite bête de la culpabilité. Sartre avait vu rue de Buci « arrêter » un Asiatique. Jaune, les yeux bridés : un Japonais, bien sûr, un agent de l'Axe Berlin-Tokyo. J'ai vu, rue des Batignolles, opérer le type du justicier-fou. Une poignée d'Allemands étaient « assiégés » dans les deux immeubles du 58 et du 60 boulevard des Batignolles. Les F.F.I. du

17<sup>e</sup> avaient été chercher un char *Somua* à l'usine de Saint-Ouen. Planté devant le magasin *Au bon goût, antiquités, objets d'art*, le char canonait les toits avec une fiévreuse imprécision. Les Allemands enfin se rendirent, bras levés. C'étaient de vieux bonshommes en vert, bureaucrates des services auxiliaires, « planqués » de la Wehrmacht. Ils marchaient en file sur le trottoir, ahuris, dépassés par l'événement. Un porteur de revolver excité fit sauter la cervelle de l'un d'eux, au hasard. Il restait du mort une moustache en brosse de paysan souabe, une bouche bée, beaucoup de bouillie rouge (la cervelle *saute*, en effet; elle saute sur les murs, l'asphalte, les voisins), et probablement un étonnement immense à la dernière seconde. L'exécuteur pressé fut désapprouvé, bruyamment, « On n'abat pas un prisonnier, un homme sans défense! c'est dégueulasse! » « Conduisez cet homme aux arrêts, il sera jugé », décréta le lieutenant improvisé, qui n'avait jamais vu de sa vie le tueur un peu hâtif. Deux hommes en armes emmenèrent l'énergique à la mairie. Qu'est-il devenu? Rien, sûrement.

Il y a encore dans une « révolution » beaucoup d'autres *dramatis personae*, de figurants traditionnels. La vieille dame un peu folle qui va, sous les balles, ravitailler en mou les chats du Luxembourg ou en grains les pigeons de la place de la Trinité. Le délateur, qui se prépose lui-même à l'hygiène sociale, dénonce le voisin dont la mine ne lui revenait pas, et le monsieur trop renfermé, qui pourrait bien être, après tout, un Allemand en civil. Il ne faut pas non plus oublier le grincheux, que ce tohu-bohu dérange, et qui enrage. Paul Léautaud assumait superbement ce rôle en 1944. « *Au bureau de police de la mairie de Fontenay*, écrivait-il dans son journal le 17 août, *pas un agent. Sur la porte du bureau, une affiche où il est parlé des Boches en toutes lettres! Quelle preuve encore du manque d'autorité! Tous ces flics devraient être arrêtés, emprisonnés. Même une 'bonne cinquantaine exécutés ne serait pas mal.* »

J'ai rencontré de beaux grincheux dans Paris insurgé.

Le mercredi 23 août, on se battait au Grand Palais. Quatre chars allemands, deux *Tigre* et deux *Goliath*, canardaient le Grand Palais, abattant un cheval des Glacières de la Seine qui s'affaissa sur la chaussée entre ses brancards. La bataille se termina en tohu-bohu de sang, de pompes à incendie, d'eau sale, de coudoiements imprévus et de burlesque. L'incendie s'élevait du Grand Palais. Les pompiers, les F.F.I., les Allemands, les employés du Cirque Houcke, qui avait ses écuries là, les brancardiers, les flics, les chevaux, les blessés, les gardiens de l'exposition l'*Ame du Prisonnier*, ceux du Palais de la Découverte, les sauveteurs bénévoles, les hurlements des Allemands qui ne savaient plus s'ils devaient aider à éteindre l'incendie ou arrêter les « terroristes », les hennissements des chevaux du cirque devenus fous de terreur, les trapèzes volants qui se balançaient dans la fumée jaunâtre, et la gadoue de sciure, de paille, de gravats, de douilles de cartouches. Sur l'avenue Victor-Emmanuel, les tuyaux d'incendie des pompiers avaient été percés par des balles; dix jets d'eau saugrenus inondaient la chaussée. Un vieux monsieur en chapeau Eden, la rosette des Palmes académiques à la boutonnière, grondait devant ce spectacle : « Si ce n'est pas malheureux, tirer sur les pompiers ! Où allons-nous ? » Oui, où allons-nous ? Sur la piste du Cirque Houcke, un *Feldwebel* avait capturé une bicyclette de cirque un peu brûlée, un vélo clownesque avec une roue immense et l'autre minuscule, et il emportait à petits pas ce butin imprévu. Peut-être pour rentrer chez lui en pédalant dessus ? « On aura tout vu », disait le vieux monsieur. Tout. Il restait pourtant pas mal encore à voir.

Le discours jacobin, l'allocution de Prise-du-Palais-d'Hiver, la saillie de Gavroche-sur-les-barricades, le mot historique plus ou moins bien frappé, c'était notre pain quotidien. Je me souviens de l'orateur grimpé sur un capot dans la cour de la Préfecture : « Le peuple de Paris a voté. Il a voté avec ses armes pour abattre l'ennemi. Il a voté avec ses haches pour abattre les arbres, pour faire des barri-

cados. Il a voté avec ses poings pour libérer Paris. Il a voté la Liberté à l'unanimité du peuple. » Dans le grand ton historique, la générosité bien française, Georges Bidault excellait. Je le vis arriver à l'Hôtel-Dieu, visiter les blessés, embrassant les blessés français, haranguant avec un interprète les blessés allemands : « Soldats allemands, je suis le chef de la Résistance Française... » Le truchement traduisait. « ... et je viens vous souhaiter une bonne santé. » Bidault écoutait avec gourmandise l'écho en allemand de son éloquence magnanime. « Puissiez-vous demain vous retrouver dans une Allemagne et une Europe également libérées ! » J'étais très ému. Tout le monde l'était.

Ou bien l'arrestation du préfet Bouffet, les portes matorassées de cuir noir qui s'ouvrent d'un coup de pied, le « bureau ministre », la pendule dorée, le fonctionnaire en noir, les F.F.I. en bras de chemise, le brassard tricolore, la mitraillette au poing, et le dialogue tellement *historique* qu'on n'en croyait pas ses oreilles. C'était presque trop beau.

Le préfet : « Je proteste. Je veux savoir au nom de qui vous agissez ! »

Un F.F.I. : « Au nom du général de Gaulle et du gouvernement provisoire de la République française ! »

Le Préfet : « Que voulez-vous ? »

Second F.F.I. : « Vous destituer, vous arrêter, vous remplacer. »

Le Préfet perd ici l'avantage définitivement. Il dessille : « Avez-vous des papiers faisant foi de votre mission ? » demande-t-il. »

Troisième F.F.I. (quittant brusquement le style noble) : « Ta gueule ! (Il montre sa mitraillette.) Nos papiers, les voilà. »

Le plus historique des personnages d'alors, c'était sûrement Roger Stéphane. Le mot va le vexer : c'était aussi le plus *charmant*. Je reconnaissais quelques-uns des modèles du capitaine Stéphane, commandant en chef l'Hôtel de Ville. Le « mono » bleu, ça lui venait de *L'Espoir* de Malraux. Il y

avait ajouté un bras, le gauche, en écharpe : blanc sur bleu. L'effet était superbe. Stéphane s'était cassé la voix, à hurler des ordres et des proclamations. Il avait engagé aussitôt un porte-parole : un jeune acteur, Gérard Philipe. Gérard martelait les consignes que Stéphane murmurait. Il donnait l'éclat de la conviction patriotique et d'une diction parfaite aux allocutions historiques et laryngiques du capitaine Stéphane. Le jeudi 24 donc, le soir, au réfectoire de l'Hôtel de Ville, Roger Stéphane monta sur la table entre les gamelles de nouilles. Gérard Philipe grimpa sur un banc, et nous entendîmes la voix de l'Ange de *Sodome et Gomorrhe* de Giraudoux proclamer, après un bredouillis cassé et inaudible du commandant aphone : « Les premiers chars de l'armée française franchissent en ce moment la Seine au cœur de Paris! » Aucun texte dit par Gérard ne fut jamais davantage acclamé.

Roger Stéphane se proposait aussi un autre modèle, que je reconnus plus tard. Mais je ne savais rien alors du commandant Rossel, cet officier de bonne famille qui se mit au service de la Commune, se fâcha avec les Communistes qu'il jugeait braves mais brouillons, et choisit d'être fusillé par les Versaillais, tandis que ses camarades l'insultaient pour *déviatisme*. (Un siècle après, Arthur Adamov condamne encore sévèrement Rossel, parce qu'il voulut serrer la main du commandant du peloton versaillais qui allait l'exécuter : « *Sens de classe et éducation obligent* », dit Adamov. Il désapprouve ce panache-là, et qu'on prétende se faire exécuter « en gants blancs ».) Roger Stéphane admirait Rossel par-dessus tout, s'appliquait à être aussi *rosselien* que possible. Au président du Conseil municipal de l'occupation, il disait en l'embarquant : « Je vous arrête, monsieur, non parce que vous êtes coupable, mais pour vous protéger de la juste colère du peuple. » Le soir de l'arrivée des premiers blindés de Leclerc à l'Hôtel de Ville, Stéphane fit fermer les issues après l'entrée des chars, craignant que des suspects soient mêlés à la foule. Comme j'essayais de sortir malgré les ordres du



*nrf*